

Chapitre 9 : L'ex-Mitidja et le tunnel des *trabendistes*

(Corso, vendredi 8 avril 77)

Je m'éveillai en pleine nuit et passai je ne sais combien de temps à me tourner et retourner en réfléchissant à la situation... Je finis par me rendormir et c'est la sonnerie insistante du réveil-matin qui me tira d'un lourd sommeil inassouvi. Nivea était déjà en train de faire sa toilette. Honteux, je m'habillai dare-dare et allumai la radio : il était sept heures passées !

— L'éveil ou ma montre, l'un des deux est faux ! lançai-je, de mauvaise humeur : je n'aimais pas être en retard, surtout un jour décisif comme celui-là.

— Te voyant dormir à poings fermés, j'ai retardé la sonnerie, avoua Nivea. Tu devrais me remercier car j'ai tout préparé. Il ne reste plus que le petit déjeuner à prendre.

— T'as pas bien dormi non plus ?

— Moins que je ne craignais ; mais c'est la voie de stentor du muezzin qui m'a réveillée !

— C'est pas une affaire de voix : il utilise un haut parleur. L'islam crache pas sur la modernité dès qu'il s'agit d'celebrer l'Tout Puissant ! Ça, les *fatmas* empaquetées, les *ALLAH* plein la bouche cohabitant avec les pires grossièretés... Toutes ces choses m'avaient déjà frappé en 59, qui démontraient l'inanité d'*l'Algérie-française* !

En allant prendre le petit déjeuner, deux ou trois têtes de la veille nous saluèrent :

— *Salâm alikoûm !*

— *Alikoûm salâm !* répondis-je, de la plus naturelle des façons.

Notre table était déjà préparée, avec confiture, croissants et tranches de baguette...

— L'pain est toujours aussi mal cuit qu'autrefois ! commentai-je, avant que le serveur ne vienne nous apporter le beurre sortant du frigo. C'était un grand maigre vêtu à l'europeenne, avec gilet et pantalons élimés, bien que ce fût le jour d'Allah.

— L'patron est radin ou tire le diable par la queue ! susurrai-je, après le départ du larbin.

— L'essentiel est que le beurre qu'il sert soit bon, pas ? statua Nivea, redevenue sereine.

Ma mie était en train de se brosser les dents quand la *walie* frappa à la porte de la chambre :

— Je suis un peu en retard : j'ai dû aider mon mari à préparer ses affaires, car on le demandait d'urgence à Biskra, pour une *chikaïa* intertribale qui risque de tourner mal.

— Nous arrivons, dis-je en me levant. Veux-tu prendre une tasse, avec Mme Champbard ?

— Non merci ; nous avons bien déjeuné... et M. Brahim n'est pas du genre à apprécier les retardataires ! Je vais tourner la voiture.

Quelques minutes plus tard, nous partions, après avoir salué *Mémère*, assise à l'avant. Le temps était mitigé, avec un ciel grisâtre et un vent d'ouest, froid et humide. À l'entrée de Corso, nous prîmes à gauche la W170. Au bout d'un bon kilomètre, nous grimpâmes à droite le chemin, grossièrement dallé, qui menait à *La Mitidja*, située sur un replat couvert de vergers et de vignobles.

La clôture, formée par une murette surmontée de grillage, lui-même festonné par du fil de fer barbelé, était toujours la même, à ceci près que le barbelé sommital, déjà passablement rouillé autrefois, venait d'être remplacé. Arrivés sur le replat, au niveau du portail ouvert, un gendarme nous stoppa pour contrôle d'identité.

Je notai que la plaque de céramique portant l'inscription *La Mitidja* en style arabesque, qui était, à l'époque, insérée sur le pilier droit, avait disparu. Il ne restait que son empreinte de ciment, dans laquelle figurait, écrit maladroitement au crayon gras, le nom de *BOUALFA*.

Sur le battant du portail était accroché un écriteau libellé en arabe et en français :

RECHERCHES ARCHEOLOGIQUES – DEFENSE D'ENTRER

L'allée de gravier, envahie par les mauvaises herbes et défoncée par le passage des voitures, était toujours bordée, sur chaque côté, par les six paires de vieux mûriers. Ils se dressaient, telles de rugueuses colonnes grises, la tête hérissée d'une chevelure à la *punk*. Ils paraissaient figurer la fière

obstination des colons, qui avaient peiné — tout en faisant suer le burnous — pendant plus de trois générations, pour en faire une exploitation prospère... jusqu'à ce que le fils unique de la veuve Boère se tue avec sa première voiture, au milieu des années cinquante.

Les parterres longeant l'allée étaient vides de fleurs et, au-delà, les plates-bandes vides de légumes. Fleurs et légumes étant évidemment remplacés par des mauvaises herbes.

La porte d'entrée de l'habitation, axée sur l'allée, était surélevée de trois marches par rapport à l'esplanade de terre battue qui entourait le bâtiment. Qu'était devenu le gravillon originel ?

Le soleil levant éclairant de biais la façade, il en accentuait le mauvais état : le pimpant rose orangé originel s'était dégradé en un jaunâtre pisseux...

La partie droite du bâtiment était plus large que la partie gauche, d'un bon mètre ; dissymétrie soulignée par la différence de taille des deux fenêtres du rez-de-chaussée. La petite, à gauche, éclairant la cuisine, et la grande, à droite, donnant sur le séjour. Sur l'axe de chacune de ces deux fenêtres s'ouvraient, au ras du sol, deux soupirails et au niveau du premier étage, deux autres fenêtres de mêmes dimensions que celle de la cuisine. Tous les volets étaient clos.

Cela faisait plus que tristounet ; d'autant que j'avais connu l'endroit foisonnant et piaillant de gosses. La *smala* Boualfa habitait, à l'époque, dans des gourbis situés quelque deux cents mètres plus loin, côté oued ; mais la marmaille était constamment fourrée à *La Mitidja*. D'ailleurs, le patriarche (le vieux Boualfa en était un archétype, malgré sa petite taille) s'assurait que les enfants se rendent utiles...

On disait que, même adolescents, ses fils n'osaient pas s'attarder au village avec les gredins de leur âge : le bougre aurait alors laissé sur leurs dos les traces de son gros bâton noueux.

JDR lui-même fut témoin de sa terrible rigueur : Une nuit de septembre 59, m'avait-il raconté, une bande de jeunes malotrus des environs avait voulu faire un feu de joie d'un tas de branchages situé à l'extérieur de la clôture. Croyant à un attentat – la chose était courante à l'époque –, Jul sortit subrepticement pour les prendre à revers, alors que Mme Boère les leurrait en tirant d'une fenêtre avec le fusil de chasse de feu son mari. Sans attendre les gendarmes (prévenus par téléphone), notre lieutenant s'apprêtait à attaquer le groupe à la chevrotine chimènesque, dangereuse à plusieurs centaines de mètres, quand il s'aperçut qu'il s'agissait d'adolescents. Il tira alors en l'air pour les déblander... Le patriarche finit par apprendre qu'un de ses fils était de la partie : l'indigne rejeton fut alors chassé du gourbi familial après avoir subi la sévère bastonnade prévue par la *charia*¹...

Je sus plus tard par *Mémère* que Boualfa avait échappé aux massacreurs de l'indépendance grâce au fait que ses fils et gendres – ayant rejoint à temps (et à son insu) la foule des maquisards de la dernière heure – avaient fait valoir que sa mort éteignait la pension d'ancien combattant versée par la France, et ne leur permettrait donc plus de cotiser au FLN !

Vers la remise, le vieux Boualfa – ça ne pouvait être que lui, car il portait toujours ses chèche, veste, sarouel et savates –, le dos voûté, s'appuyant de la main gauche sur un bâton rustique, la tête levée vers Brahim qui le dominait d'une tête, agitait le bras droit.

Entendant le bruit de moteur il se retourna, la main droite protégeant ses yeux du soleil levant. Je descendis et aidai *Mémère* à s'extirper de la voiture. Le bougre – barbe blanche mal rasée, poitrine couverte des décorations gagnées à la campagne d'Italie – vint vers moi, titubant :

— Li lioutnàn, li lioutnàn ! cria-t-il d'une voix aigue et chevrotante.

— Monsieur Boualfa, j'suis désolé d'vous rappeler qu'le lieutenant Doutrerive a disparu au Sahara en avril 61. Vous vous souvenez pas ? J'suis l'sergent Advus, son camarade...

Le vieux resta un moment bouche bée puis, sans me lâcher, se frappa le front avec son bâton :

— Cé vré, cé vré, ji mi rapèl' mètnà ! Mé kèl mèlèùr, kèl mèlèùr !

— Je vous présente Mme Champbard, femme du colonel qui commandait l'énième régiment d'infanterie alpine à Ménerville.

— Chànté médèm, chànté ! fit-il à l'adresse de *Mémère*, portant sa main droite au front, comme

¹ Bastonnade légale dont on n'a pas fini de mesurer les conséquences de sa suppression sur le taux de délinquance juvénile !

pour un salut militaire. Ji couné li coulounèl Chanbàr... ilé là ?

— Non, il nous a quittés aussi, hélas, depuis longtemps, répondit-elle.

— Ah, hilàs ! Di Gòl oussi...tou li miyòr zòm' soùn partì, *Allamdullah* !

Brahim put finalement nous serrer la main et nous expliquer qu'on n'attendait plus que l'huissier. Puis, pendant que *Mémère*, entourée d'Aziza et Nivea, interrogeait le vieux au sujet de Mme Boère, le directeur me prit à part et me tendit *El Moudjahid* :

— Avant que je n'oublie, j'ai une surprise pour vous, les alpinistes. De la part de ma femme, qui est encore patraque à cause de l'avion.

— Merci bien ! On y parle de montagne ?

— Ah, je vous laisse découvrir l'article vous-même, c'est à la page des sports !

Je m'apprêtais à déplier le *canard* en question, quand survint la 404 blanche de l'huissier, qui en sortit accompagné de son commis. Brahim les présenta rapidement à tout le monde, pour les diriger ensuite vers la porte d'entrée afin qu'ils en ôtent les scellés.

J'en profitai pour aller jeter un coup d'œil du côté gauche de l'esplanade, où étaient parquées la Range Rover des gendarmes et la BMW de Brahim... Un peu en retrait se trouvait la remise : une grande bâtisse toute simple d'environ dix mètres de large et cinq de profond, composée d'un toit à deux pans soutenu par trois murs de brique nue, le devant étant tout à fait ouvert.

Deux molosses, d'allure d'autant plus féroce qu'on leur voyait les côtes, enchaînés au pilier d'angle, émettaient de sourds grognements. Un chiot, aussi grand qu'un épagneul adulte, jappait furieusement, tout en restant entre les pattes des mâts.

Dans la remise, qui abritait autrefois les engins agricoles ainsi que la vieille mais encore élégante calèche de Mme Boère, il n'y avait que deux petites *guitounes* militaires.

Avant de revenir, je jetai aux *clébards* trois sucres (par une vieille habitude d'adolescent fauché, j'emportais toujours le reliquat non consommé), qu'ils croquèrent précipitamment...

D'après Nivea, pendant ce temps, Boualfa expliqua avec force gesticulations tout ce qu'il avait fait pour Mme Boère depuis quatorze ans qu'elle était à l'hospice. Jurant sur la tête de ses enfants et petits enfants, il raconta qu'il lui portait ou envoyait, lors de toutes les fêtes chrétiennes et musulmanes (« é Allah sé k'yannà boucoù » précisa-t-il), une volaille en général et un cuissot de mouton à la Pâque chrétienne ainsi qu'à l'Aïd el Kébir, sans parler des fruits et légumes, « é dé flour oussi, ki yannavé dé flour, é mètnà ya ploù rièn, pask' ji pou ploù rantré coultivé li jardèn ! ».

À la question de la *walie* sur le loyer, il rétorqua que les revenus de la ferme étaient déjà insuffisants pour nourrir sa *smala*, au point que les hommes cherchaient tous à émigrer...

— Ji ni pou mèm' pé achité oun chivàl pour labouré ! l'entendis-je pleurnicher en rappliquant.

Aziza sauta sur l'occasion pour lui demander des explications sur le sort de Sultane :

— Mé Médèm, Soultàn' a été bléssé avec li lioutnàn... El été plou boun'à rièn : jé dou l'abàtr' !

— **Ça y est, nous pouvons visiter la maison !** annonça alors Brahim depuis le perron.

Toute la compagnie – à l'exception de l'huissier, du commis et d'un gendarme – suivit donc le second pandore, chargé d'allumer la lumière et d'ouvrir portes et volets.

Le directeur nous rassembla dans le séjour : une grande pièce carrelée (comme tout le ré-dechaussée) d'environ cinq mètres sur quatre, située sur le côté droit du couloir. Il n'y restait plus que la grande cheminée. La tapisserie, d'origine, était cradingue, sauf dans les marques laissées par les meubles. Le sol était parsemé de débris divers...

— Je m'excuse de devoir vous poser ou reposer quelques questions, commença le directeur... M. Boualfa, auriez-vous connaissance de papiers appartenant au lieutenant Doutrériver ?

Le vieux répondit tout en me fixant de ses petits yeux noirs :

— Li sirjàn lé vinoù prandr' lé pèpié dou lioutnàn. Pi médèm' Bouèr lé toumbé mélèd'. Pi élé ritourné di louspès' pour pràndr' oussi tou sé pèpié.

— Si toutefois la visite des lieux vous rappelle quelque chose, veuillez me prévenir. Merci.

— Pitètr, pitètr, mé ji vouzé déjà di ki sou li touà ya di vioù livr' é journoù... Médèm Bouèr' mavé fé coundané laksé bièn avàn l'arivé dou lioutnàn, paski cété danjirou pouè lézànfan.

— Et c'est resté condamné depuis ? Ni vos enfants ni vos petits-enfants, dont certains ont appris à lire et écrire le français, personne n'a eu la curiosité d'aller voir ce qui s'y trouvait ?

— Touss izouùn aprì li fransé, mé moué, ji sé ki li chouz kilya lè-ou soun pè pouè lizanfàn...Pi oun'y pou pa yalé, médèm Bouèr ma douné léchèl, ki é dan li gourbi mètnà.

— On n'a pas encore eu le temps de fouiller ces combles, mais ça sera fait dès que possible, précisa Brahim. Bon, nous allons maintenant parcourir les pièces les unes après les autres...

En quittant le séjour, le directeur me susurra, désignant l'empreinte de l'horloge franc-comtoise, qui atteignait presque le plafond, à près de trois mètres de hauteur :

— Ils ont dû la vendre car elle ne rentrait certainement pas dans l'appartement qu'on leur a attribué à Tidjelabine, et encore moins dans leur ancien gourbi.

Nous passâmes à la cuisine, située du côté gauche du couloir – lequel traversait toute la partie habitable, de l'entrée à double battant à la petite porte d'accès direct à l'atelier. Dans cette pièce, qui mesurait environ trois mètres de large et un peu plus en long, seule subsistait la hotte métallique de la gazinière. Le sol était encore plus sale et le directeur passa directement à la buanderie.

J'y avais pénétré une fois, pour je ne sais quelle raison et je me souvenais des placards et étagères bien remplis ainsi que des objets divers qui s'y entassaient : porte-bouteilles, balais et brosses de toutes sortes, table à repasser, escabeau, etc. De tout cela, il ne restait plus que quelques pots vides sur les étagères... ainsi que le petit lavoir en ciment, qui, maintenant, se voyait comme le nez au milieu de la figure, à gauche en entrant, sous la fenêtre.

Brahim inspecta les moindres recoins – dont le dessous du dit lavoir – mais sans grande conviction ; puis il sortit directement dans le couloir, suivi par la troupe.

En face, à gauche du séjour, une porte attira mon attention, car c'était du "travail arabe", comme disaient les Pieds-Noirs. Elle donnait accès à une petite pièce (deux mètres de large sur trois de profond ?) aveugle et sans lumière, que le directeur balaya du couloir avec sa lampe de poche.

— Cé mè chàmb'r' ! clama fièrement le vieux.

Elle avait été gagnée sur le débarras-salle de bains-WC du fond à droite... de laquelle, une fois ouverte sa porte, il s'échappa une forte odeur de chlore propre à irriter les narines. Le directeur, stoïque, y entra seul, après que le pandore eut grand ouvert fenêtre et volet. Il y avait toujours, contre le mur externe, un lavabo, mais la baignoire avait disparu.

Brahim en ressortit rapidement puis nous invita à monter au premier, toujours derrière le gardien. Mais *Mémère* – imitée par Myriam et Nivea – prit prétexte de la raideur de l'escalier, pour nous fausser compagnie et aller faire le tour du jardin.

L'escalier en orme s'avéra raide, comme je l'avais connu, et branlant, comme il était visiblement devenu suite à quatorze ans de *squat* de la *smala* Boualfa. De profondes entailles couvraient la main courante et ses montants. Une planchette du palier avait même craqué en son milieu.

On comprenait maintenant pourquoi l'accès aux combles était dangereux, d'autant plus que la trappe y donnant accès surplombait le palier de quelque quatre mètres. Il fallait donc grimper sur une échelle s'appuyant sur le haut du mur du fond et reposant sur une marche de la seconde partie de l'escalier, laquelle faisait face au dit mur...

Le couloir avait la même largeur que celui du ré-de-chaussée. Les deux ou trois armoires ou penderies qui y logeaient du temps de Jul, avaient disparu. On notait seulement des bouts de câble de couleur qui filaient le long de ceux torsadés de *chatterton* – ces derniers complètement noircis par la crasse : ils étaient sans doute d'origine, c'est-à-dire d'avant la guerre de 39-45.

De chaque côté s'ouvraient deux portes. Celles de droite donnaient accès à deux chambres de quasiment trois mètres sur quatre chacune, absolument vides. Les tapisseries déchirées, maculées ou scribouillées, les planchers jonchés de bouts de papiers, "moutons" de poussière et autres débris, choquaient plus que dans les autres pièces qui n'étaient pas nues.

À gauche du couloir, la première porte menait autrefois à la chambre du lieutenant, dont l'unique fenêtre donnait sur la façade nord-ouest. Une pièce de dimensions comparables aux chambres,

dans laquelle Mme Boère avait fait aménager pour lui un cabinet de toilette avec lavabo, douche et W.-C. À sa place, il n'y avait plus qu'un méchant évier.

— Cé li partmàn di moùn fïss' éné, expliqua Boualfa.

La deuxième porte donnait sur l'ex-bureau de JDR. À ma grande surprise, l'énorme commode y trônait encore, dans le coin d'angle du fond, à droite. En l'examinant, je remarquai la trace d'un déplacement de quelques millimètres, qui avait commencé à la démantibuler. Visiblement, les Boualfa avaient essayé, en vain, de la déplacer (mais pour la sortir par où ? ni la porte ni la fenêtre ne le permettait). Une myriade de trous de ciron criblaient le bois et de petits tas de farine jaunâtre jonchaient le plancher autour du monstre.

— C'est là qu'se trouvaient les documents du lieut'nant, signalai-je au directeur.

Même en nous y mettant à deux, nous ne réussîmes à sortir les tiroirs qu'à moitié. Brahim en inspecta le contenu avec sa lampe de poche. Ils étaient vides mais sales de ces détritiques qui s'accumulent chez les gens peu soigneux, alors qu'en 61, quand j'étais revenu prendre les affaires de Jul, toute la pièce avait été nettoyée et rangée avec soin, y compris l'intérieur de ladite commode...

— La cache est sous le tiroir du fond, indiquai-je.

On referma donc les autres et on essaya de sortir complètement le dernier, aidés par le pandore.

Mais le bois se mit à crisser, puis à couiner et enfin, à craquer, ce qui nous fit abandonner la partie – sous les ricanements du vieux bougre, qui nous regardait faire.

— Connaissez-vous cette cachette, M. Boualfa ? lui demanda Brahim.

— *Lé, lé*, j'i couné pà !

— Et vous M. Advus, comment l'avez-vous trouvée ?

— J'ai été étonné d'apercevoir des planches sous l'dernier.

— Voyez-vous la possibilité d'autres caches ?

— J pense qu'l'endroit à privilégier est bien cette pièce-ci. Le lieut'nant la fermait et emportait la clé avec lui, car Mme Boère en possédant un double.

Le foyer de la petite cheminée d'angle avait été remplacé par une planche. La hotte, elle, était toujours là, gravée des lettres O et F encore discernables, mais non la commande du tirage.

— Cé moué ki jé coundané lé chiminé : cété troù danjouroù di fèr' li foù, ici ! s'exclama Boualfa en voyant le directeur se courber pour examiner avec sa lampe l'intérieur de l'avaloir.

— Le volet de tirage est bien fermé... L'avez-vous utilisée avant de la condamner ?

— Bién sour, il a marché !

À mon tour, après avoir emprunté sa lampe à Brahim, je jetai un coup d'œil à la plaque de tirage : le vieux avait dû balancer du plâtre depuis le toit, la bloquant ainsi définitivement.

— Si le lieutenant voulait une cache encore plus sûre – suggéra la *walie* –, il aurait soulevé une latte du parquet : c'est difficile à trouver, à moins de déclouer le plancher tout entier !

— C'est ce que je compte faire bientôt ! répliqua Brahim.

Nous retournâmes au ré-de-chaussée, puis, toujours précédés du pandore, descendîmes au sous-sol par la porte coulissante située au fond du couloir, à gauche. Un escalier en maçonnerie plongeait dans l'immense cave (plus d'une cinquantaine de mètres carrés), compartimentée par une dizaine de piliers. Les soupiraux étant bouchés aux trois quarts par les herbes folles, et l'ampoule qui pendouillait au centre du plafond s'avérant faiblarde, on se trouva dans la pénombre.

— Il y avait cuves et tonneaux à l'époque, fis-je remarquer.

— M. Boualfa, qu'en avez-vous fait ? interrogea le directeur.

— Moué j'i sé pè fèr' li vèn, é cé pè boun pour li mouzoulmàn. Alòr jé toù bazardé !

— On voit rien par ici ! m'écriai-je en allant farfouiller du pied entre les murettes qui supportaient autrefois cuves et tonneaux. M. Brahim, puis-je réemprunter votre lampe ?

— Oui, bien sûr ! fit-il en cherchant dans ses poches. Heu... me l'avez-vous bien rendue ?

— J'ai dû l'oublier là-haut ! conclus-je, après avoir fouillé dans les miennes avec conviction.

Je retournai dare-dare dans l'ex-bureau de Jul, où je l'avais abandonnée discrètement, sur la tablette

de la cheminée. Cela me permit de repasser dans son ex-chambre, pour entrouvrir légèrement les volets de la fenêtre, tout en baissant la targette, de telle manière qu'elle les empêche de battre. Puis je refermai la croisée sans tourner la crémone : le cadre coinçait de lui-même, gonflé par l'humidité.

Quand je revins dans la cave, la petite troupe suivait le gendarme, qui, à l'aide de sa puissante torche électrique éclairait les recoins à la demande du directeur.

— Avec toute cette humidité, statua la *walie*, ce n'est pas un endroit pour cacher des papiers !

— Il suffirait de les placer dans une boîte étanche, rétorqua Brahim.

Le grand portail plein qui permettait aux véhicules d'accéder au sous-sol via une longue rampe débouchant à l'arrière du bâtiment, n'ayant pas été descellé, on remonta au ré-de-chaussée par l'escalier intérieur... mais le gendarme ne trouva pas dans son trousseau la clé de la porte qui donnait directement accès à l'atelier. On ressortit donc sur l'esplanade où Brahim héla l'huissier, afin qu'il ôte les scellés du dit atelier.

Celui-ci, son commis et le deuxième pandore, tous trois assis, au seuil de la remise, autour d'une tablette de camping portant une bouteille de *gazouse* et quelques verres, se levèrent avec empressement, le commis se précipitant ensuite vers la Peugeot pour y reprendre son outillage... Puis le trio se dirigea vers l'arrière du bâtiment par la gauche, suivi de notre compagnie.

Les molosses grognèrent de nouveau. Restant subrepticement en arrière, je leur fis miroiter un morceau de sucre. Le chiot s'approcha de moi, jusqu'à me permettre de lui grattouiller rapidement la nuque, avant qu'il ne recule, une fois le morceau happé...

La rampe d'accès au sous-sol débouchait au premier coin du mur extérieur opposé à la façade principale, cependant que l'atelier s'adossait au reste de ce mur. Il était couvert par un pan de toit décroché par rapport au toit de l'habitation elle-même. Dans la pièce, il ne restait plus que le lourd établi en bois massif. Sur les parois blanchies à la chaux, pleines de pitons et d'étagères, deux ou trois illustrations, jaunies par le temps et criblées de chiures d'insecte, pendouillaient encore. La terre battue était recouverte de sciure et autres copeaux...

— M. Boualfa, savez-vous si M. Doutrerive fréquentait cet endroit ? questionna Brahim.

— *Lé, lé*, li lioutnàn i travayé pà ici. Cé moué é mé fiss ki travayé ici !

Nous ressortîmes et le directeur, suivi de la *walie*, repartit par le côté d'où nous étions venus.

Pendant que l'huissier et son commis remplaçaient les scellés, je constatai qu'au-delà de la clôture, un oranger faisait face au magnifique cerisier fleuri dont nous avons, JDR et moi, depuis le toit de l'atelier, savouré les fruits – sans oublier d'en lancer aux moutards de la *smala*, qui n'avaient pas le droit de monter la-haut, ni sur les arbres.

En allant évaluer plus précisément les distances – il s'avéra que les deux troncs étaient situés chacun à quelque sept mètres du grillage –, j'aperçus, vers le portail condamné qui donnait autrefois directement sur le verger, les trois femmes, causant entre elles.

Sans les déranger, je revins vers l'atelier, où le patriarche m'attendait :

— J'aimerais continuer le tour de la maison, lui proposai-je.

— Bién sour, sérjàn, viné !

Nous passâmes donc entre l'habitation et le mur aveugle d'un bâtiment en briques nues, sans étage, d'environ huit mètres de long sur quatre de large. L'arrière servait de grange ; l'avant abritait autrefois l'écurie de Sultane.

Je compris alors pourquoi Brahim n'avait pas fait le tour complet : ce coin puait les chiottes. La fosse des WC extérieurs (toujours là, adossés à l'habitation) devait déborder dans le douteux fouillis de mauvaises herbes qui l'entourait. Pourtant, posé dans l'angle rentrant du mur, il y avait l'outil de vidange : un casque bosselé et rouillé de *poilu* au bout d'une longue tige en bois. Était-ce la relique que Mme Boère prêtait au lieutenant pour ses chevauchées avec Sultane ? Je m'apprêtais à questionner Boualfa quand celui-ci me saisit la manche :

— Cé oun' énjoustiss', sérjàn. I moùn mi, avèk toùt' mè fèmiy dån l'achélèm di Bel'fountèn', là où y a plén di fénéàn é tout' lè canay' i lè rakay' ! Pitèt' ki tou pou parlé avèc lézotorité ?

— Ecoutez, M. Boualfa, j'pense comme vous qu'c'est pas juste d'vous avoir mis brutalement à la porte d'*La Mitidja* ; mais à présent l'Algérie est indépendante et j'n'y peux rien...

— Alor' ti pou pitèt' trouvé dou travay pour mé pitifiss à Fràns' ?

— Ça oui, j'vous promets d'faire tout mon possible. Voilà ma carte d'visite... Ils ont qu'à m'écrire un p'tit mot pour m'dire c'qu'ils savent et voudraient faire...

— Mircì, sirjàn, mircì boucou é *t'barak Allahou fik*², me bénit-il, avant de ranger soigneusement la carte dans un porte-monnaie attaché à la ceinture et dissimulé sous la veste.

Nous continuâmes le long de la grange-écurie :

— Dites-moi, vous reste-t-il encore un sabot d'acier de la jument ?

— *Nèm*, ji lé gardé ouñ, lézoùt' jé vandoù à missié Brahim.

— Si ça vous intéresse, j'suis acheteur du dernier.

— Ti couné noùt' misèr'... Ji ti dimand' di-mil' fràn', coum' à missié Brahim.

— Vous voulez dire cent nouveaux francs ?

— Sà'n' nouvou fràn', bién sour, hi, hi, hi !... *Sàha* !

— *Sàha* ! Seul'ment, j'peux pas aller chez vous aujourd'hui, car j'ai pas d'voiture.

— Où tou habit' ? Ji pou pitèt' ti l'apourté avèc moun véloù.

— À l'auberge *El Karma*, au Figuier, c'est pas trop loin ?

— *Lé, lé*, j'é l'habitoùd' !

— Prév'nez-moi par un coup d'fil... Tenez, j'vous note l'numéro d'l'hôtel sur la carte de visite.

Il me la rendit, et pendant que je la renseignais en l'appuyant contre le volet nord-est du séjour, il s'approcha tout contre moi et murmura, avec une mine de conspirateur :

— Sérjàn, li direktour', i cherch' pè dé chouz' arkéouloujik' mé dé chouz' atoumic'...

— Et qu'voulez-vous que M. Brahim fasse de secrets atomiques ?

— Hé, hé, li Boumidièn' i voù lè boùmb' louù oussi, coum' Digòl' !

Le vieux n'était pas tombé de la dernière pluie !

On retrouva tout le monde sur l'esplanade, maintenant inondée de soleil.

L'huissier et son commis reposaient les scellés sur la porte d'entrée. Boualfa boitilla, toujours soutenu par son bâton noueux, vers le directeur. Mais celui-ci, faisant mine de ne pas le voir, raccompagnait l'huissier à sa voiture... Puis, revenu, il s'adressa directement à nous :

— Je crois qu'il est l'heure du déjeuner. Je dois ramener M. Boualfa à Tidjelabine. Si vous voulez bien, nous nous retrouverons au restaurant de l'aéroport... À moins que vous ne connaissiez mieux ?

— Je connais *El Gourbi* à Suffren, juste après Aïn Taya ; et *La Guinguette* à La Pérouse, qui se trouve quelques kilomètres plus loin, sur la baie d'Alger, répondit la *walie*.

— Aux invités de choisir ! fit le directeur.

— C'est à Mme Champbard de s'prononcer d'abord, déclarai-je.

— Chacun sait que la baie d'Alger est la plus belle du monde ! statua *Mémère*.

— Hé bien, allons donc à La Pérouse. D'ailleurs, une guinguette suggère une meilleure gastronomie qu'un gourbi, non ? Rendez-vous donc là-bas autour de treize heures.

Après les salamalecs du patriarche, et une brève poignée de main aux deux gendarmes, nous partîmes, précédant la BMW du directeur.

Nous retournâmes au Corso et y reprîmes la N24 en direction d'Aïn Taya. Personne dans les rues : c'était l'heure sacrée du repas pour ce bourg de paysans. La *walie* roulait vite.

— Bientôt la base d'Reghaïa, qu'on s'apprêtait à r'prendre aux putschistes en 61, signalai-je.

— C'est vrai, opina Aziza en réduisant l'allure... Mme Champbard, je peux vous avouer maintenant que Lucien m'a appris à me servir des armes à cette époque !

— Je ne veux pas te décevoir en te révélant que j'étais au courant, répondit malicieusement *Mémère*... Cela était bienvenu pour le colonel, car seule une minorité de ses hommes avait vraiment

² Que Dieu te bénisse.

envie de se battre contre les anti-républicains. Avec ça il venait de perdre notre lieutenant, dont il savait la détermination... Comment assurer alors le blocus d'Alger-Sud, après avoir laissé y entrer je ne sais combien de régiments factieux ? On ne remerciera jamais assez De Gaulle pour nous avoir évité cette guerre fratricide !

— Il n'a évité ni l'exode des Européens, ni le massacre des harkis ! rétorqua la *walie*.

— C'est vrai, mais le pouvait-il ? répliqua *Mémère*.

— Je crois que oui, affirma Aziza. Son prestige était grand parmi les Algériens de tous bords. Les Français, une fois les chefs factieux éliminés, auraient, en accord avec l'ALN, assuré l'État de droit. Pendant que la *walie* refaisait l'histoire, nous traversâmes sans encombre – le flux de voitures étant dans l'autre sens – le Pont Romain, Surcouf, Aïn Taya, pour entrer dans La Pérouse.

Après avoir retenu une table à *La Guinguette*, nous allâmes admirer la baie d'Alger.

Des nuages se profilèrent sur la haute mer, mais l'atmosphère était relativement transparente. On se passa mes jumelles de main en main, en s'extasiant : Alger la blanche se pavaneait en se mirant dans la baie – telle la Castafiore d'Hergé...

Brahim surgit bientôt derrière nous :

— Je suis désolé de vous avoir fait attendre, mais j'ai dû accepter le thé chez les Boualfa !

La Guinguette ne désemplissait pas et il continuait d'arriver des clients : visiblement, la nouvelle "bonne" société algéroise, avec son lot de militaires à la tenue impeccable (rien à voir avec les miséreux *djounoud* que j'avais "croisé" dans le djebel !), accompagnée des membres de la communauté étrangère – essentiellement tiers-mondiste et est-européenne.

Le directeur et la *walie* saluèrent rapidement quelques connaissances.

Nous eûmes droit à une plantureuse salade niçoise, suivie d'un tout aussi généreux (et exquis) demi-homard... Mais pas question de lambiner : Brahim nous rappela le peu de temps qui nous restait avant la nuit pour visiter les souterrains de la villa Kalbrès. Ce qui ne nous empêcha quand même pas de savourer le traditionnel *créponné* !

Il était 15 heures quand nous repartîmes, Nivea et ma pomme accompagnant le directeur...

Pour éviter les bouchons côtiers, nous prîmes la W249 qui nous ramena sur la N24 au niveau du Pont Romain. Un quart d'heure après, nous repassions au Corso et tournions immédiatement à gauche, sous la voie ferrée. La vieille pancarte « Sans issue », presque complètement rouillée et criblée de trous de balles, tenait encore debout, comme par miracle... De là, une route encore plus défoncée que jadis, se dirigeait droit sur la mer, pour terminer, au bout d'un bon kilomètre, en cul-de-sac au-dessus de la plage.

C'était un coin isolé avec seulement quelques gourbis et cabanes. On suivit les ornières qui, à mi-parcours, tournaient à droite sur un chemin caillouteux, le long d'une clôture toute récente, composée de fils barbelés soutenus par des poteaux de bois. Au bout de quelques dizaines de mètres nous nous garâmes près d'un large portail rudimentaire, mais tout aussi barbelé.

Notre arrivée déclencha l'ire de deux molosses, semblables à ceux de *La Mitidja*. Les deux pandores de garde apparurent à travers les buissons et nous firent de grands gestes de bienvenue. Puis ils passèrent des laisses aux *clébards* et les traînèrent vers leurs *guitounes* pour les y attacher.

Après les présentations d'usage, nous fîmes le tour de l'enclos : un grand carré d'une cinquantaine de mètres de côté. De la villa Kalbrès, il ne restait que quelques pans de mur à hauteur d'homme, noyés dans un enchevêtrement de buissons, ronces et autres épineux. Le fracas de l'oued Corso en crue se faisait entendre du fond de son canyon...

— Seul le toit de l'atelier s'était effondré, rappela Brahim. Mais le vandalisme avait réduit la villa à l'état de ruine en quelques mois... Cependant, le sous-sol, ainsi que le tunnel qui le relie à l'oued, peuvent se visiter, même si la chose est malaisée...

— Ce n'est quand même pas plus dangereux que le Pic Laperrine ? plaisanta la *walie*.

— Non, mais il est au moins aussi indispensable de porter le casque. De plus, il y a de la boue glissante... Qu'en pensez-vous Mme Champbard ?

— Grâce à ma canne, j'ai encore la prétention de me défendre en tous terrains...

— Bon : alors il suffit de trouver bottes, parkas ou cirés, casques et torches électriques, conclut-il en se tournant vers les pandores pour s'enquérir du dit matériel.

Dans leur petite cabane en planches grossières, adossée à un angle de mur, il n'y avait pas suffisamment de bottes, casques ou lampes ; mais comme Nivea et moi avions amené notre matériel de montagne, tout le monde fut correctement équipé.

Quelques minutes plus tard, Brahim en tête, nous nous engouffrions dans un trou rectangulaire, d'environ un mètre carré, sommairement protégé par une tôle supportée par quatre poteaux de bois.

L'escalier, en pierres cimentées, s'enfonçait en direction de l'oued. À près de trois mètres de profondeur, il y avait un premier réduit d'environ cinq mètres carrés, suivi d'une pièce d'à peu près quatre mètres sur six, dont le plafond devait s'élever à deux mètres trente environ. Le sol était dallé par de grands carreaux de terre cuite et les murs recouverts de reliquats de plâtre. Plus des trois quarts de la pièce étaient remplis de terre humide.

Brahim s'avança jusqu'à une porte passablement moisie, mais qui tenait encore debout.

— Il y a deux petites pièces attenantes dont l'accès est obstrué par les coulées de boue, expliqua-t-il en éclairant le haut des portes correspondantes. Ces coulées sont dues aux trous que les chercheurs de trésor ont pratiqués dans les fondations. L'eau a fait le reste... Nous avons déjà analysé des échantillons prélevés au sol, continua-t-il. Ils ont révélé des traces de produits divers : cendres, hydrocarbures, sels de toutes sortes... Tout cela confirme la présence d'un laboratoire.

— Avez-vous mesuré la radioactivité du lieu ? m'enquis-je.

— Bien sûr : il n'y en pas plus que dans n'importe quel endroit où traîne un réveil matin luminescent ; mais un bon professionnel manipule les produits radioactifs de façon à éviter toute contamination... Les recherches continuent ; cependant, nous sommes déjà arrivés à la conclusion que le laboratoire a été désaffecté il y a une trentaine d'années, ce qui correspond au départ du Pr Djarimel, en 1945... Maintenant, à titre de curiosité plus qu'autre chose, je vous propose d'entrer dans ce que la rumeur populaire appelait "le tunnel des *trabendistes*", c'est-à-dire des contrebandiers. Il permettait à ceux-ci, déjà avant la guerre de Quatorze, de transporter des produits lucratifs venant de toutes les côtes méditerranéennes, depuis les felouques qui accostaient nuitamment, jusqu'à la bergerie de l'époque...

Le directeur ouvrit alors la porte du dit tunnel en avertissant de nouveau :

— Faites attention, hein, le sol est très glissant !

Et il y disparut, suivi d'Aziza et de *Mémère*, cependant que Nivea s'attardait à ramasser des bouts de papier, après les avoir dégagés de la terre avec la pointe du piolet.

— On est pas en randonnée ! lui fis-je remarquer d'une voix sourde et courroucée : sa manie de ramasser les cochonneries laissées dans la montagne par les goujats m'exaspérait, car j'estimais que la seule solution efficace contre ces salopeurs était une peine à la DiPro³...

Haussant les épaules, elle me répondit tout aussi bas mais d'un ton déterminé :

— Je t'expliquerai plus tard, à tête reposée ; passe devant, si tu veux !

Le tunnel était de bonne largeur (un mètre environ) mais de hauteur limitée, ce qui obligeait Brahim à courber la tête – preuve que l'ouvrage n'était pas récent : les Occidentaux, Méditerranéens compris, ayant statistiquement grandi au cours du dernier siècle.

Nos casques frôlaient parfois les planches disjointes, faisant tomber une pluie de sabline...

Ces voliges, plus ou moins pourries par l'humidité, reposaient sur des chevrons qui eux-mêmes étaient supportés par des poteaux latéraux enfichés dans le sol tous les mètres environ. D'autres planches, plus grandes mais tout aussi disjointes, glissées derrière les poteaux, maintenaient tant bien que mal la poussée latérale de la terre...

Le sol était en pente douce, bosselé par les coulées de glaise humide et glissante. Une main courante en corde y avait été installée. Mais, accrochée aux poteaux, la chose me paraissait pire que le mal : une traction fortuite risquait en effet d'ébranler dangereusement l'échafaudage !

³ Un travail d'éboueur payé au quart du Smig, par exemple !

Au bout de cinq longues minutes nous atteignîmes l'extrémité du tunnel, obstruée par un portillon de bois noirci et vermoulu, au travers duquel on entendait le grondement de l'oued.

Le directeur eut du mal à tirer les deux grosses targettes qui le bloquaient. Elles sortirent de leur logement, foré à même la pierre de l'encadrement, avec des grincements sinistres... L'éclat de la lumière du jour – bien qu'atténué par les plantes grimpanes – nous éblouit la vue et le fracas de l'eau nous satura les tympans.

L'issue donnait sur une paroi naturelle le long de laquelle foisonnaient mousses, lierres et autres lianes. Le bas du portillon se trouvait à un bon mètre au-dessus du sol, juste derrière un énorme massif de laurier rose, en début d'efflorescence.

— Je vous propose de rentrer par un chemin à l'air libre, dit Brahim.

On accepta avec soulagement : moi-même, qui n'étais pas particulièrement claustrophobe, je trouvais ce tunnel potentiellement dangereux. Il fallut donc aider les dames (Nivea moins que les deux autres, naturellement) à sortir par le portillon. Une fois tout le monde dehors, le directeur repoussa le battant puis nous guida à travers une vingtaine de mètres de fourrés plus ou moins épineux, afin de rejoindre le sentier qui longeait l'oued de près en direction de l'aval.

[C'était sans doute le même que j'avais pris avec Jul pour l'opération GAG !]

Pendant que nous marchions, j'imaginai la Kalbrès derrière le portillon entrouvert (le laurier était certainement moins fourni à l'époque), son vénérable *Chassepot*⁴ – dont Jul m'avait parlé – en joue, prête à faire feu sur quiconque nous eût menacés...

— Alors, tes bouts de papier ? demandai-je puis à Nivea, à la faveur du tumulte des eaux.

— À chacun ses secrets ! me lança-t-elle avec un sourire sibyllin.

Une fois franchi le talus qui dominait le débouché de l'oued, nous nous arrê tâmes pour admirer la Méditerranée qui s'étalait au-delà de la langue de sable isolée par le torrent. En effet, celui-ci, après un virage à angle droit vers l'ouest, filait quasi parallèlement à la côte sur plusieurs centaines de mètres, avant de se jeter dans la mer maintenant grise, à l'image du ciel, qui s'était couvert... Surgissant sur l'horizon oriental, le Rocher Noir (toujours lui !) accrochait la vue par sa masse menaçante.

— JDR et la Kalbrès péripatétisaient⁵ par ici, rappela Nivea, qui connaissait son *Pèlerinage*.

— Et ce rocher joue un rôle symbolique très fort dans le manuscrit du lieutenant, n'est-ce pas ? énonça le directeur avec son sérieux habituel.

[*Ce toponyme est aussi un fort symbole de la gabegie française : la Cité administrative du Rocher Noir s'avéra parfaitement inutile, comme l'ensemble du Plan de Constantine d'ailleurs ! Ce caractère "flambeur" de l'Etat français (de Versailles à la Bombe) est fustigé par JDR dans sa (pas triste) lettre à De Gaulle... dont il reste à prouver que le grand homme l'a reçue et lue.*]

Revenus à l'ex-villa par la route carrossable, nous fûmes accueillis par le grognement des molosses et la surprise des pandores – lesquels commençaient à s'inquiéter en ne nous voyant pas ressortir du sous-sol. Nous dûmes évidemment sacrifier à la cérémonie du thé, qu'ils nous offrirent à la bonne franquette.

En retournant aux voitures, le directeur nous promit de nous tenir au courant des recherches et nous remercia chaleureusement pour notre participation « à ce projet si important pour le développement industriel de l'Algérie ». Puis il nous donna rendez-vous à Maison-Blanche, en espérant que Myriam se serait remise, car précisa-t-il, elle tenait absolument à nous saluer de vive voix.

Nous rejoignîmes l'auberge alors que le jour baissait rapidement. Les joueurs de dés, siroteurs de *kaouà-kès* (café turc) et autre *ataï* (thé vert), commençaient à quitter les tables pour rallier, qui les maisons des Pieds-Noirs (les vernis d'Allah), qui les gourbis traditionnels (les oubliés du même Allah), mais tous la triade *chorba*, *fatma* et *smala* !

⁴ Célèbre fusil de guerre utilisé par l'armée française entre 1866 et 1875.

⁵ Il n'y a nul sous-entendu chez ma mie : en l'occurrence, JDR et la Kalbrès philosophaient en se promenant, tout comme les disciples d'Aristote, qu'on appelle Péripatéticiens, d'après le verbe grec *péripatein*, qui signifie se promener, justement.

[À la décharge de l'Algérie démocratique et populaire, sinon d'Allah lui-même, on peut affirmer, à la suite de JDR – qui souligne cette triste réalité dans le Pèlerinage –, qu'aucun régime d'ici-bas n'a réussi à contrer la loi de l'accumulation des richesses, premier facteur d'injustice sociale... Seuls les Cosmons, là-haut, dans leur empyrée, connaissent une authentique égalité – toujours selon lui, qui développe toute une argumentation afin de prouver que la chose est impossible dans ce qu'il appelle notre "paradis terrestre"... voué plutôt, par notre inconséquence, au rôle d'enfer !]

Mémère et Aziza ne restèrent pas dîner avec nous car elles étaient attendues à Tizi-Ouzou par le clan Ben Amrane. Elles nous fixèrent rendez-vous pour le lendemain vers onze heures.

L'aubergiste, nous apercevant, annonça que les vélos étaient à notre disposition dans la cahute du jardin et nous en donna la clé, ainsi que celle du portillon accédant directement à la ruelle attenante. Puis il nous proposa une spécialité locale dont nous avons tous les deux oublié nom, aspect, odeur et saveur, pour une raison que la suite révélera.

Aussitôt dans la chambre, j'entrepris Nivea :

— Peux-tu m'expliquer pourquoi tu ramassais ces saletés ?

— Peux-tu m'expliquer ce que tu me caches depuis des années, hein ? De toute façon, je dois d'abord me laver, et tu devrais faire de même, après ce parcours dans des lieux si malpropres !

— J'me suis douché hier soir et tu connais mon principe : jamais deux jours d'suite.

Pendant qu'elle se lavait, je m'attelai à mon plan de bataille, le crayon à la main...

— J' compte retourner à *La Mitidja* ce soir même ! lançai-je, quand elle sortit du cabinet de toilette.

— **Quoi ? Tu es fou !** s'écria-t-elle si fort que je dus augmenter le son du *transistor*.

— Tu as entendu comme moi que, dès demain, Brahim va faire enlever l'plancher...

— Et alors ? Tu pars sur une hypothèse qui n'est étayée par aucun indice sérieux, quitte à risquer ta vie ! Comme si tu n'avais pas d'enfants, comme si je n'existais pas !

Elle était rouge de colère et étouffait d'indignation.

— Calme toi, Nivea ; la chose me paraît pas risquée. Aujourd'hui c'est leur dimanche. Ça m'étonnerait qu'les pandores soient sur l'qui-vive cette nuit !

— Et les chiens ? Et comment tu vas pénétrer dans la maison ? Et comment tu vas enlever le plancher sans bruit ? objecta-t-elle d'une voix plus sourde mais toujours aussi coléreuse.

— Calme toi ; je t'expliquerai tout ça à tête reposée. Le patron nous attend pour le dîner.

Elle me suivit de mauvaise grâce, puis resta muette et butée pendant tout le repas. Moi-même je ruminais et la pitance et les arguments susceptibles d'infléchir ma mie... Nous dînâmes donc le nez dans nos assiettes respectives et c'est machinalement que je félicitai l'aubergiste venu s'enquérir de notre opinion sur sa spécialité – dont nous n'avons gardé, ni l'un ni l'autre, le moindre souvenir !

Une fois revenus dans la chambre, notre confrontation reprit de plus belle. Mes efforts pour la convaincre de la faisabilité du plan qui consistait à passer par dessus le grillage, amadouer les molosses, pénétrer dans l'ex-studio de JDR par la fenêtre et déclouer le plancher à l'aide du piolet, le tout sans attirer l'attention des chiens et des pandores, échouèrent.

In fine, nous parvînmes heureusement au compromis suivant : je reportais l'opération DEM et me douchais cependant qu'elle me révélait la signification des petits papiers « après avoir passé un coup de fil à un collègue féru en science nucléaire » – avait-elle ajouté.